

Max Caisson

L'Indien, le détective et l'ethnologue

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Max Caisson, « L'Indien, le détective et l'ethnologue », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007.

URL : <http://terrain.revues.org/index2856.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2856.html>

Document généré automatiquement le 29 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Max Caisson

L'Indien, le détective et l'ethnologue

Pagination originale : p. 113-124



« Dans l'infinité des phénomènes qui se passent autour de moi, j'en isole un. J'aperçois, par exemple, un cendrier sur ma table (le reste s'efface dans l'ombre). Si cette perception se justifie (par exemple, j'ai remarqué le cendrier parce que je veux y jeter la cendre de ma cigarette), tout est parfait. Si j'ai aperçu le cendrier par hasard et ne reviens pas là-dessus, tout va bien aussi. Mais si, après avoir remarqué ce phénomène sans but précis, vous y revenez, malheur ! Pourquoi y êtes-vous revenu, s'il est sans signification ? Ah ah ! ainsi il signifiait quelque chose pour vous, puisque vous y êtes revenu ? Voilà comment, par le simple fait que vous vous êtes concentré sans raison une seconde de trop sur ce phénomène, la chose commence à être un peu à part, à devenir chargée de sens...
 – Non, non ! (vous vous défendez) c'est un cendrier ordinaire.
 – Ordinaire ? Alors pourquoi vous en défendez-vous, s'il est vraiment ordinaire ?
 Voilà comment un phénomène devient une obsession...
 La réalité serait-elle, dans son essence, obsessionnelle ? Etant donné que nous construisons nos mondes en associant des phénomènes, je ne serais pas surpris qu'au tout début des temps il y ait eu une association gratuite et répétée fixant une direction dans le chaos et instaurant un ordre.
 Il y a dans la conscience quelque chose qui en fait un piège pour elle-même »
 (Gombrowicz 1966 ; 1981).

- 1 Ce texte de Witold Gombrowicz fait partie des extraits de son journal au sujet de *Cosmos*.
- 2 Comment peut-on construire un monde, un cosmos, à partir d'un moineau pendu à un fil de fer accroché à une branche, plus un rapport (peu clair) entre la bouche de Léna et celle de Katasia ? Le problème ressemble à celui d'un roman policier (du type *detective novel*, bien entendu). Pour Gombrowicz, effectivement, un roman policier est « un essai d'organiser le chaos », et *Cosmos* est cela aussi.

De Gombrowicz à Lévi-Strauss

- 3 J'ai beaucoup sympathisé avec ce roman de Gombrowicz – sans trop savoir pourquoi. Mais je me rends compte aujourd'hui qu'il y a quelque chose de commun (toutes proportions gardées !) entre la démarche du romancier polonais et la mienne, dans mes petites écritures plus ou moins

ethnologiques. Mon travail est parti souvent de devinettes de la forme : qu'y a-t-il de commun entre x et y, x et y étant de petites choses insignifiantes mais qui m'obsédèrent parfois pendant des mois, voire même des années ? Qu'y a-t-il de commun entre un four à pain et une araignée, entre un tas de pierres et la fécondité d'un troupeau de brebis, entre des châtaignes rôties et des haricots, entre une procession en spirale et un cochon, etc. ? L'obsession aboutit, ici aussi, à un embryon de cosmos, le monde qu'esquisse et refait sans cesse une culture avec quelque chose qui ressemble à des brins de laine, des clous rouillés, des vis sans écrou, des peignes cassés et des canettes de bière vides, et qui aboutit finalement à des concepts.

4 Cette obsession du détail et du déchet doit avoir quelque chose à voir avec l'ethnologie, quelque chose d'essentiel, j'entends. Est-ce un hasard si Michel Leiris lui a consacré tout un livre, un livre labyrinthique, qui ressemble également à un patchwork, mais où court cependant un seul fil : *Le Ruban au cou d'Olympia* ? Dans les notations, en apparence très diverses, dont ce livre est fait, l'une pourrait nous retenir comme évocation d'une cartographie possible des chemins déjà parcourus :

5 « La rognure d'ongle, boucle de cheveux ou autre fragment de la personne grâce auquel une magie pourra s'exercer.

6 Chez Sigmund Freud, qu'un intellectuel français des années 20 a comparé à un détective (nommément Nick Carter), dont la chasse au mystère prend pour base quelques indices infimes, le menu fait – lapsus, acte manqué... –empli d'une grande signification.

7 Chez Marcel Proust, qui passa presque tout son temps à tenter de neutraliser le temps, la sensation fugace qui fait resurgir un large pan de souvenirs.

8 Pomme de Newton, le cas précis et concret d'où l'on partira pour élaborer une théorie.

9 En sens inverse, la goutte d'eau qui fait déborder le vase » (Leiris 1981).

10 L'auteur de *L'Afrique fantôme* et de *La Règle du jeu* aurait pu insérer, entre Freud et Proust ou entre Proust et Newton, l'André Breton de *Nadja*, pour qui « on n'aura rien dit de Chirico tant qu'on n'aura pas rendu compte de ses vues les plus subjectives sur l'artichaut, le gant, le gâteau sec ou la bobine » (Breton 1964). Mais il aurait dû surtout y insérer son maître Marcel Mauss, qui donnait comme consigne à ses étudiants de ne négliger aucun détail et de s'intéresser même aux ordures et aux déchets, qui notait, comme une des caractéristiques de la civilisation marocaine, la prédominance du clou dans les techniques du bois (Mauss 1974a), et qui était capable de reconnaître une infirmière à sa façon de marcher. Il aurait pu y ajouter, aussi bien, George Frazer, qui, parti de la loi étrange de succession des prêtres de Diane à Aricie, en écrivit douze volumes, en ajoutant, avec un humour charmant, qu'au terme de ces douze volumes il se pourrait qu'on découvre « un germe de la solution désirée ». Il avait cependant montré entre-temps comment on peut passer de l'érudition, c'est-à-dire du souci du détail des textes, à l'ethnologie, suivant peut-être, ce faisant, une inspiration venue de Renan ou, directement, de la philologie allemande.

11 Mais c'est aussi bien un ethnologue de terrain comme Bronislaw Malinowski qui fait l'éloge du détail ; et du terrain précisément comme lieu par excellence d'observation ou de notation du détail. Il fait cet éloge, en particulier, au début des *Argonautes du Pacifique occidental* : « Il est une série de phénomènes de grande importance que l'on ne saurait enregistrer en procédant à des interrogations ou en déchiffrant des documents, mais qu'il importe de saisir dans leur pleine réalité. Appelons-les *les impondérables de la vie authentique*. Ce sont des choses comme la routine du travail quotidien, les détails des soins corporels, la manière de prendre sa nourriture et de la préparer, le style de la conversation et de la vie sociale autour des feux du village, l'existence d'amitiés ou d'inimitiés, de courants de sympathie et de haine entre les habitants, les vanités et les ambitions personnelles qui transparaissent dans la conduite des individus et dans les réactions émotives de ceux qui les entourent et qui, pour discrètes qu'elles soient, ne sauraient tromper, tous ces faits peuvent et doivent être formulés et consignés scientifiquement... » (Malinowski 1963).

- 12 Est-ce un hasard, d'autre part, si une méthode archéologique soucieuse du détail infime, des restes les plus insignifiants en apparence (je reviendrai sur la notion de *restes*), de ce qui a été le plus négligé par l'archéologie classique, se trouve avoir été promu par un ethnologue ? Je pense, bien évidemment, à André Leroi-Gourhan. Il y a du Malinowski, et du Mauss aussi, bien entendu, dans ce qu'il dit à ce sujet. Par exemple : « On gratte le sol non pour trouver des inscriptions – si on en trouve, c'est un surplus estimable –, mais pour trouver les traces d'actes quotidiens exceptionnels » (Leroi-Gourhan 1982). Ou bien : « Les personnes préhistoriques ont leur manière de se faire comprendre, qui n'est pas dénuée de coquetterie. On ne perce pas leurs secrets à coups de pioche. Elles ne se livrent que par allusion et, *comme dans un roman policier* [c'est moi qui souligne, M. C.], on ne peut plus retrouver la filière si l'on a vidé par mégarde le cendrier qui contenait le bout de cigarette révélateur » (Leroi-Gourhan 1992).
- 13 Lévi-Strauss, qui a souligné l'importance du détail apparemment insignifiant dans l'œuvre et l'enseignement de Marcel Mauss, délimite même parfois la discipline ethnologique elle-même comme une science dont l'objet se constitue de ce qui tombe de la table des chercheurs dans les autres sciences de l'homme, des restes, en somme, encore une fois.

Le clou et le poème

- 14 On peut, à ce propos et puisqu'il s'agit de Lévi-Strauss, faire un rapprochement avec les fameuses pages sur le bricolage dans *La Pensée sauvage*. Le bricolage dont il s'agit n'est pas la réparation de fortune opérée sur un interrupteur ou une machine à laver en panne, le dimanche soir. C'est, en fait, la façon géniale dont, avec quelques restes, quelques débris ramassés sur le bord de mer ou ailleurs, on fabrique des objets d'art. On n'est pas loin des sculptures de Picasso, Man Ray et quelques autres, des « collages » aussi de certains peintres. Ce « bricolage », qu'on retrouve donc dans la « pensée sauvage » ou la pensée mythique, travaillant avec des débris d'autres discours, d'autres mythes, révèle un sens d'abord dissimulé par les finalités premières de l'objet qui a fourni les restes. Au fond, ce bricolage est une traduction, une interprétation d'un système culturel dans un autre. La « pensée sauvage » selon Lévi-Strauss, c'est effectivement l'instrument d'une traduction, et cette traduction pourrait bien être l'ethnologie elle-même. Dans une réponse à Paul Ricœur, publiée par la revue *Esprit* en 1963, Lévi-Strauss précisait en effet : « [...] Sous le nom de pensée sauvage, je désigne le système des postulats et des axiomes requis pour fonder un code, permettant de traduire avec le moins mauvais rendement possible, "l'autre" dans "le nôtre" et réciproquement ; l'ensemble des conditions auxquelles nous pouvons le mieux nous comprendre... » (Lévi-Strauss 1963).
- 15 La pensée sauvage a donc un aspect méthodologique et heuristique. Une part importante de l'ethnologie pourrait bien consister à penser *sauvagement* des détails pour en restituer un monde, un cosmos. Le meilleur commentaire que l'on pourrait faire de la déclaration de Lévi-Strauss que je viens de citer est peut-être cette autre, encore de Leroi-Gourhan : « [...] Si un clou chante chinois comme un poème de la dynastie des T'ang, on ne voit pas pourquoi on n'essaierait pas de traduire son chant. Ici se présente un obstacle : entre sentir qu'un objet parle chinois, et répéter ce qu'il raconte, il y a toute l'ethnologie, non pas seulement passée et présente, mais encore celle qui a encore un bon morceau du chemin à parcourir » (Leroi-Gourhan 1982).
- 16 Qu'y a-t-il de commun entre un clou et un poème, entre la forme particulière du clou et le poème ? On peut envisager une sorte de bricolage qui fasse ressortir à quel point ce clou est chinois, en le reliant à toutes sortes d'autres productions de la civilisation chinoise, ou en le mettant en opposition avec un clou moldave ou saintongeais (ou marocain !). L'association qui lui donnera un sens pour nous est bien l'approche d'un cosmos, d'un monde. La pensée sauvage est ce qui fait qu'il y a un monde pour nous, commun et différent à la fois.
- 17 Mais ce qui est frappant dans cette affaire, c'est que, d'une part, l'ethnologue sera probablement plus vivement intéressé par le clou que par le poème ; et, d'autre part, que sa démarche est celle-là même par laquelle l'objet, qui est *son* objet, a été construit. Les deux aspects sont peut-

être plus étroitement liés qu'on ne pourrait croire : le monde est fait avec... des clous ! Ceux de Mauss ou celui de Leroi-Gourhan. Il est fait de fragments, de débris, de brimborions qui se font signe les uns aux autres, mais dont la signification est problématique. C'est pourquoi, en ethnologie comme dans la pensée mythique, c'est le détail concret qui, souvent, permet d'approcher la solution des grands problèmes et d'accéder à une image du monde. C'est souvent par la synecdoque qu'on accède à la métaphore. C'est par le récit qu'on suggère une théorie.

Pensée sauvage et paradigme de la piste

- 18 On est proche, en fait, ici, de ce que Carlo Ginzburg a appelé le « paradigme indiciaire », ce modèle de scientificité inventive qui semble à l'œuvre à la fois dans la symptomatologie médicale, le « connaisseurisme » en matière d'œuvres d'art, la divination méthodique (par opposition à l'inspirée), la physiognomonie, la jurisprudence et le roman policier. Mais ses racines se trouveraient dans l'art de déchiffrer traces et empreintes du gibier chez les peuples chasseurs, et peut-être l'invention de l'écriture a-t-elle ici son origine. Ginzburg pense que ce modèle ou ce paradigme, comme on voudra, qui est celui de *Zadig*, mais qui est présent déjà dans d'autres récits plus anciens, s'est surtout développé dans les sciences humaines du XIX^e siècle (Ginzburg 1980). Il avait, à vrai dire, été reconnu sous ses multiples dimensions, dès le I^{er} siècle de notre ère, par Plutarque, qui en tirait argument pour valider une divination méthodique par les signes. Plutarque met ainsi en rapport le diagnostic médical, les indices météorologiques d'un changement de temps, les indices qui permettent la divination, et l'écriture alphabétique, qui, semblablement, permet de dire beaucoup au moyen d'un petit nombre de signes minuscules. Il n'y manque guère que les empreintes reconnues par le chasseur. Et aussi, bien entendu, le roman policier et l'ethnologie.
- 19 La pensée sauvage, effectivement, n'est pas seulement une pensée classifiante et associative, c'est également une pensée géographique et cosmographique qui construit un monde habitable en fixant des repères, en traçant des chemins, c'est une pensée qui fait qu'on s'y retrouve, une pensée-méthode, une *demonstratio viae*, comme disait Albert le Grand, car une méthode, c'est un chemin, un itinéraire (c'est un renouveau de la pensée mythico-magique qui conduit à Descartes au XVII^e siècle, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer), c'est une piste, une pensée des pistes, inséparable de ce qu'elle invente, c'est-à-dire découvre, c'est une pensée des traces. Leroi-Gourhan, toujours, dégage bien cela, par exemple dans *Le Geste et la parole* : « Dans de nombreux mythes des différentes parties du monde [...] c'est au cours d'un itinéraire que le héros combat les monstres, règle la position des montagnes et des fleuves, donne aux êtres leurs noms, par conséquent transforme l'univers en image symboliquement réglée, assimilable, contrôlable par l'homme [...] quel que soit le fond du mythe, il s'ordonne linéairement et dans la répétition » (Leroi-Gourhan 1965).
- 20 L'analogie, sinon l'identité, entre le paradigme de la piste, pourrait-on dire, et la pensée sauvage de Lévi-Strauss est contenue dans ce passage de *La Pensée sauvage* où, à propos de l'aptitude de celle-ci à penser aussi bien le singulier que l'extrême généralité, il note : « L'espace est une société de lieux-dits, comme les personnes sont des points de repère au sein du groupe. Les lieux et les individus sont également désignés par des noms propres qui, dans des circonstances fréquentes et communes à beaucoup de sociétés, peuvent être substitués les uns aux autres. Les Yuroks de Californie offrent un exemple parmi d'autres de cette géographie personnifiée où les pistes sont conçues comme des êtres animés, où chaque maison est nommée, et où les noms de lieux remplacent les noms personnels dans l'usage courant » (Lévi-Strauss 1962).
- 21 Plus récemment, Bruce Chatwin a retrouvé la même idée à partir de son expérience australienne (Chatwin 1988). A vrai dire, Chatwin et Leroi-Gourhan avaient été précédés l'un et l'autre par Arnold Van Gennep, à partir du même matériel que Chatwin : le mythe australien est un mythe-itinéraire (Van Gennep 1906 et 1911).

Un Indien nommé Sherlock Holmes

- 22 Cette pensée mythico-méthodique est proche, enfin, de l'*induction abductive*, qui fait le ressort du roman policier, sur le modèle d'Edgar Poe ou de Conan Doyle, ce que les Anglais appellent *detective novel*. Ce n'est pas un hasard si le genre dit du polar ethnologique, qui met en évidence cette affinité, a été inventé par un Anglais devenu australien, Arthur Upfield (1888-1964), et si son héros est un métis d'Aborigène chez qui se croisent la culture de sa mère aborigène et celle de son père, blanc comme Sherlock Holmes : Napoléon Bonaparte, dit Bony. Un polar ethnologique, ce n'est pas un polar qui se passe dans un milieu exotique, c'est un roman policier où l'enquêteur appartient à une population « ethnologisable » et « ethnologisée » (dans la tradition de l'ethnologie « classique »), où *le* ou *les* suspects en font partie ou non, mais surtout où le paradigme de l'indice prend la forme qu'il a dans la culture indigène. Il est pleinement ethnologique quand le suspect est indigène lui aussi, et il l'est superbement quand le policier enquêteur est, en plus, lui-même anthropologue et ethnologue de sa propre société, ce qui est toujours quelque peu le cas, mais qui l'est totalement, universitairement, avec, par exemple, le flic navajo de Tony Hillerman, Joe Leaphorn.
- 23 Il faut, je crois, bien préciser que le polar ethnologique est celui où le policier-enquêteur utilise des méthodes caractéristiques de (sinon propres à) la culture dans laquelle se situe l'action. Si on se contente de dire que la méthode est inspirée d'un paradigme de l'indice emprunté à des populations « ethnologisables », alors il est possible que tout roman policier soit ethnologique, du moins s'il se situe dans la tradition du Dupin d'Edgar Poe ou, dans son prolongement, celle du Sherlock Holmes de Conan Doyle. Non seulement pour la raison que donne Ginzburg (origine du paradigme chez les chasseurs-cueilleurs), mais pour une raison plus directe que Marshall McLuhan a parfaitement perçue : c'est que Sherlock Holmes est un Indien, un Mohican déguisé. Dans un article d'octobre 1946, paru dans le n° 54 de la *Sewanee Review* et intitulé significativement « Footprints in the Sands of Crime », McLuhan établit, en effet, une filiation historique entre les méthodes de traque des Indiens et les méthodes d'enquête de Dupin ou de Sherlock Holmes. Il fait remarquer que, quelques années seulement avant la conception du personnage de Dupin par Edgar Poe, avait paru *Le Dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper (février 1826), où le héros indien, Uncas ou Chingachgook, « ses facultés non obscurcies par une éducation conventionnelle ou une nourriture prédigérée, savait vous dire l'histoire de la vie de l'homme qui avait à peine déplacé une feuille ou courbé un rameau, voire même à partir de faits imperceptibles aux yeux d'un civilisé. L'esthète dandifié et le noble sauvage unifièrent ainsi leurs instincts antisociaux pour produire le détective... » (McLuhan 1983). Et il rappelle qu'entre 1840 et 1887, c'est-à-dire entre la création de Dupin et celle de Holmes, le récit de Cooper fut passionnément lu. Ce n'est pas un hasard si Holmes porte la casquette de traque du chasseur américain. Ce n'est pas un hasard surtout si Conan Doyle a voulu expressément que Sherlock Holmes ressemblât à un Peau-Rouge. A propos des dessins de Paget dans le *Strand Magazine*, où paraissaient initialement les histoires de Sherlock Holmes, Conan Doyle déclare : « [...] Tel que je le vois dans mes pensées, Sherlock Holmes a un visage plus osseux avec un nez en bec d'aigle. En fait, sa ressemblance avec un Peau-Rouge est plus marquée [...] » (Doyle 1979b).
- 24 D'ailleurs, le docteur Joseph Bell, qui fut le professeur de Conan Doyle à la faculté de médecine d'Edimbourg et dont la virtuosité quasi divinatoire en matière de diagnostic fut le modèle avoué de Sherlock Holmes, considérait son propre métier comme une combinaison de l'acuité indienne du regard et du savoir de l'Européen blanc, adulte et civilisé. Sherlock Holmes, de même, possède, selon le docteur Bell, à la fois l'acuité des sens du traqueur indien et l'éducation d'un Anglais de bonne famille ; bref, c'est un Indien civilisé. Il est probable, par conséquent, que, comme l'a écrit encore McLuhan, Bell avait lui-même été inspiré, dans sa méthode, par les héros de Fenimore Cooper.

- 25 En définitive, on peut donc penser que, avec le polar ethnologique, le roman policier fait un retour aux origines, même si Joe Leaphorn et Jim Chee ne sont pas mohicans mais navajos.
- 26 J'ai parlé plus haut d'induction abductive. C'est un terme qui appartient à Charles Sanders Peirce et qui lui sert à désigner la forme de raisonnement caractéristique de Holmes comme de Joseph Bell. Il y a chez Peirce de merveilleux exemples d'induction abductive, d'un style très holmesien. Par exemple le suivant :
- 27 « Les omnibus sont de fameux ateliers pour un modelage spéculatif [autre terme dont se sert Peirce pour désigner ce qu'il appelle ailleurs induction abductive (*abductory induction*). Retenu là-dedans, sans autre occupation, on se met à scruter les gens assis en face, et à élaborer pour eux des biographies adéquates. Je vois une femme d'une quarantaine d'années. Sa mine est si sinistre qu'on en trouverait difficilement de telles sur un millier de personnes, jusqu'à cotoyer l'aliénation mentale, avec cependant une grimace d'amabilité que peu de gens, même de son sexe, auraient suffisamment d'entraînement pour la produire sur commande – avec en plus ces deux affreuses rides, à droite et à gauche des lèvres serrées, qui racontent des années de sévère discipline. Il y a là une expression de servilité et d'hypocrisie, trop abjecte pour être celle d'une domestique ; tandis qu'une certaine forme d'éducation, basse mais non tout à fait vulgaire, en même temps qu'une façon de s'habiller dénotant un goût ni grossier ni tapageur, mais toutefois non plus sans aucune élévation, laissent voir la fréquentation de quelque chose de supérieur, au-delà du simple contact d'une bonne avec sa patronne. L'ensemble, bien que non évident au premier coup d'œil, se révèle très inhabituel après un examen attentif. C'est un cas qui, d'après notre théorie, demande une explication ; et je n'ai pas tardé à deviner qu'il s'agissait d'une ancienne religieuse » (Peirce 1958).
- 28 En principe, l'induction abductive permet de rapporter un individu à une classe aussi étroite que possible à partir précisément d'indices minutieusement observés et notés. L'abduction en général consiste dans la formation d'une hypothèse qui peut être plus générale que le ou les faits singuliers initialement observés ; l'abduction étant un raisonnement de la forme : on observe un phénomène surprenant C. Mais si A était vrai, alors C irait de soi. Il y a donc une bonne raison d'admettre qu'il est possible que A soit vrai. Mais, dans les cas comme celui que nous venons de citer, il n'y a guère de doute que Peirce, comme Sherlock Holmes, dirait que l'« explication de sa méthode [lui] coûte plus que son application ». Bien que Sherlock Holmes soit persuadé, comme Peirce, que cette méthode est parfaitement rationnelle, puisqu'il dit, à ce propos, à Watson que, de la même façon, « si on vous demandait de prouver que deux et deux font quatre, vous seriez peut-être embarrassé ; et cependant vous êtes sûr qu'il en est ainsi » (Doyle 1979b).

Le général et le singulier

- 29 En fait, on a affaire ici, comme dans la pensée sauvage de Lévi-Strauss, à un dispositif à géométrie variable, qui peut « indéfiniment s'élargir en fonction des dimensions et de la généralité du champ », mais aussi « se rétrécir pour filtrer et emprisonner le réel, mais cette fois à la limite inférieure du champ » (Lévi-Strauss 1962). Peirce écrit bien, dans le MS. 316 (non publié), que « notre connaissance de la majorité des conceptions générales advient d'une manière tout à fait analogue à notre connaissance d'une personne individuelle ». Elle part, de toutes façons, d'« un phénomène surprenant », comme écrit Peirce, d'une singularité, de ces petites différences qui, selon le docteur Joseph Bell, permettraient de reconnaître la maladie comme on reconnaît un de ses amis dans la foule. C'est sans doute la raison pour laquelle Umberto Eco range sous la rubrique générale de la *reconnaissance* « les *empreintes* (par exemple, les traces laissées par un animal), les *symptômes* (par exemple, les traces d'une affection de l'organisme sur le visage de celui qui souffre) et les *indices* (par exemple, les objets abandonnés par un assassin sur les lieux de son crime) » (Eco 1988). La reconnaissance permet, à partir des traces, d'accéder aussi bien à l'individu (tel meurtrier parfaitement déterminé), qu'à

l'espèce (un chien, un lapin) ou au genre (un homme plutôt qu'une femme, un animal plutôt qu'un être humain).

30 On retrouve cette même aptitude à atteindre aussi bien les singularités d'un individu que des généralités anthropologiques ou culturelles dans la méthode analytique de Freud (le terme analyse est celui par lequel Holmes désigne sa propre méthode abductive), et on y retrouve, bien entendu aussi, le point de départ « insignifiant », la petite différence surprenante, l'importance incalculable de l'infiniment petit, comme disait Bell (1979). Freud y insiste dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves (Traumdeutung)* : « [...] Les plus petits détails sont indispensables à l'interprétation des rêves. Nous avons, en interprétant les rêves, accordé la même attention à chaque nuance des termes dans lesquels ils nous étaient rapportés. [...] Bref, nous avons traité comme un texte sacré ce qui, d'après nombre d'auteurs, serait une improvisation arbitraire... » (Freud 1971).

31 « Comme un texte sacré... » Comme les exégètes juifs ont traité le texte de la Thora, dans le midrach. Cette tradition exégétique rejoint cependant celle de l'érudition philologique portant sur les textes classiques, eux aussi, d'une certaine manière, sacrés.

32 La méthode freudienne du mot à mot est, de ce point de vue, à l'opposé de la méthode structurale d'interprétation des mythes, qui ne prend en compte que le récit global, traduisible, et non le détail des mots, mais, ce faisant, il n'est pas certain qu'elle soit fidèle à la pensée sauvage – à l'œuvre, par exemple, dans nombre de « récits étiologiques » qui ne sont que des « étymologies » (Albert-Llorca 1991) – et qu'elle ne se coupe pas d'une possibilité de découverte, d'« exégèse créatrice », comme dit David Banon à propos du midrach (Banon 1987). Cela dit, dans *La Pensée sauvage* de Lévi-Strauss, c'est quand même la signification du terme « ours » qui donne la clé du rituel de la chasse aux aigles chez les Hidatsa et du mythe qui en retrace l'origine. Un freudien aurait simplement accordé plus d'attention à l'interprétation par « petit ours noir », à côté de l'interprétation par « carcajou » (Lévi-Strauss 1962).

L'ethnologie, science des restes

33 Ces détails, ces singularités (comme anti-thèses à la banalité) ne sont pas sans rapport avec ce qu'on pourrait appeler un *reste*, puisqu'ils se profilent sur le fond de lois générales ou, en tout cas, d'expériences d'un *accoutumé* qui ne peut rendre compte de la singularité en question et qui est évidemment en rapport avec la sphère culturelle à laquelle appartiennent l'enquêteur ou l'analyste. Il y a là quelque chose qui rappelle la « méthode des résidus », telle que la définit William Whewell, et qui consiste à retrancher d'un effet ce « qui résulte de lois déjà connues pour réduire le phénomène à *une sorte de résidu* [c'est moi qui souligne, M. C.] qu'on examinera en vue d'en découvrir l'explication ou la loi ». Mais dans le paradigme évoqué, il s'agit davantage d'une opération perceptive que discursive, d'une « reconnaissance », comme dit Eco, d'un coup d'œil (ou d'un coup d'oreille !).

34 En fait, le reste, c'est aussi la *trace*, et Holmes soutient que toute action humaine laisse des traces d'où un enquêteur peut tirer d'importantes informations. L'éloge du détail, c'est aussi l'éloge de la trace ; d'abord la trace au sens propre : l'attention de Holmes se porte très souvent sur les empreintes de pas, et il déclare, dans *Une étude en rouge*, qu'« il n'y a guère de branche de la science des détectives qui soit aussi importante et cependant aussi négligée que l'étude des traces de pas » (Doyle 1979b). (Holmes est décidément bien un Indien !) Mais il y a des détails comme les pièces de vêtement, des accessoires comme la pipe et le tabac, enfin des parties du corps elles aussi apparemment accessoires (les ongles, par exemple) qui sont aussi signifiants, révélateurs indirects d'identité (l'identité est d'abord un problème de police, avant d'être un problème d'ethnologue), objets donc d'interprétation possible. Ce qui est insignifiant pour le regard commun est ce qui parle le plus haut à celui, j'allais dire de l'ethnologue, non, du détective.

35 Au fond, l'ethnologie est également science de détails qui sont des restes, parce qu'elle s'instaure dans l'étonnement que le monde ne soit pas signifiant, dans la distance entre

le fonctionnement des choses que la science décrit et qui sont non signifiantes, et le surplus que la vie humaine révèle, et qui se révèle d'autant mieux qu'on se situe dans une certaine distance – le passé, l'ailleurs, social ou géographique, etc. Ce surplus, qui est sens, apparaît cependant d'abord comme insignifiant, c'est-à-dire incompréhensible. Il y a une affinité certaine entre l'art d'interpréter et l'ethnologie, en ce sens que, comme le dit Jacques Bouveresse, le « propre de l'herméneutique est, en un certain sens, d'aborder le problème de la compréhension essentiellement à partir des phénomènes d'incompréhension, dont elle étudie les sources, les mécanismes et les remèdes » (Bouveresse 1991). Déjà Gustav Gröber, en 1888, définissait la philologie, qui est une forme d'exégèse, comme la science de la parole devenue incompréhensible. De même, ce n'est pas l'univers du sens qui est celui de l'ethnologie, c'est celui du non-sens, mais un non-sens dont on pense qu'il peut avoir un sens. La présupposition inverse nous remet dans le domaine des sciences naturelles.

36 Au fond, dans la perspective de la culture européenne moderne, scientifique et technique, il n'y a de sens que dans l'univers humain, mais celui-ci est posé par l'homme, dans une culture qui n'est qu'*artifice*. Il n'y a donc de sens qu'*utilitaire*. La réduction à l'utile est la tentation des sciences humaines que l'ethnologie ne cesse de surmonter. Au-delà, c'est effectivement le domaine de ce que Mauss appelle la *modalité* et qui est désigné par Ferdinand de Saussure comme l'*arbitraire du signe*. C'est là l'obscurité fondamentale du sens en tant que reste ; en tant que trace, peut-on dire aussi bien, car ce reste est une trace, à la fois métonymie ou synecdoque, et métaphore parce qu'imageant d'autres traces. Il appelle donc une interprétation, en tant que trace, et d'abord une reconnaissance de son caractère de trace.

37 La pensée brahmanique, celle du brahmanisme classique, nous a appris à identifier ce détail apparemment insignifiant qu'est le reste, le déchet, avec le langage, ou la *parole* ; la parole plutôt, comme le sens qui est toujours au-delà des phonèmes, des syllabes, des mots, des formes métriques et des textes. Par un retournement qui n'est pas sans analogie avec la « torsion surnuméraire » qui conclut le mythe, selon la formule canonique chère à Lévi-Strauss, le déchet ultime devient ainsi le Tout (Malamoud 1972).

38 Mais la parole, à son tour, laisse derrière elle un déchet, un reste, une trace, qui est le mot. Dans l'ethnologie des représentations, je pense qu'il est bon de suivre la parole à la trace, c'est-à-dire de s'intéresser au mot comme Sherlock Holmes s'intéresse aux poignets de la chemise, aux lacets de soulier, aux mouvements des yeux et aux oreilles ou comme Jim Chee s'intéresse à la plume à demi-cassée d'un *paho* (« plumes de prière ») renversé dans un sanctuaire hopi (Hillerman 1986), ou, aussi bien, lui aussi, aux empreintes de mocassins dans le sable. S'intéresser au mot, c'est le laisser résonner sur un parcours rétrospectif qui est celui des étymologies. Je dis *étymologies*, au pluriel, parce que je pense que l'étymologie est généralement multiple, à condition que l'on veuille bien appeler étymologie non pas simplement l'étymologie dite historique mais l'étymologie que Tzvetan Todorov appelle d'affinité, fondée sur des attractions paronymiques ou homonymiques. Se tenir dans cette perspective – qui, par rapport à l'étymologie dite également savante, fait paraître encore une fois la valeur du mot comme un « en plus », un reste, d'où procède l'obscurité des termes, leur opacité, leur « modalité », si l'on veut – est une garantie contre une méthode symboliste sans garde-fou, où tout peut s'associer à tout pour aller là où on veut précisément aller, la méthode dont se moque Umberto Eco, lorsque, dans *Le pendule de Foucault*, il évoque « ce jeu qui vous met au défi d'aller de saucisse à Platon en cinq passages, par association d'idées. Voyons : saucisse – cochon – soie – pinceau – maniérisme – Idée – Platon. Facile » (Eco 1990).

Rhizomes et complexes

39 Un second garde-fou est celui qu'évoque également le même Umberto Eco dans l'apostille au *Nom de la Rose* lorsqu'il écrit que le privilège du roman policier serait d'être « une histoire de conjecture à l'état pur ». Or le labyrinthe est un modèle abstrait de la conjecture. Mais il y

a trois sortes de labyrinthes : –1. Le labyrinthe crétois, celui de Thésée où, en fait, on ne se perd pas : on arrive au centre et on repart par le même chemin. Ce labyrinthe classique est le fil d'Ariane de lui-même. –2. Le labyrinthe maniériste, qui est un labyrinthe en arbre, où il y a beaucoup de branches en cul-de-sac et une seule sortie. Sans fil d'Ariane, on s'y perd aisément. C'est le modèle de la méthode des essais et erreurs. –3. Le réseau ou filet de pêche (*la rete*), qui est ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari ont appelé *rhizome* : « Le rhizome est fait de telle façon que toute route y peut être en connexion avec toute autre. Il n'a pas de centre, pas de périphérie, pas d'issue, car il est potentiellement infini. L'espace de la conjecture est un espace à rhizome » (Eco 1986).

40 La figure du rhizome me semble, en effet, être celle d'un espace fermé, mais non fini, et sa fermeture, dans le type de conjecture qui surgit au cours de l'exploration étymologique d'un indice lexical, est rassurante par les convergences entre axes associatifs qu'elle dessine. Je crois que ce que l'on obtient ainsi, qui est susceptible d'expansion, mais toujours dans la même fermeture, ressemble assez à un concept ; c'est un simili-concept en forme de filet, qui est parfois véritablement un protoconcept. Dans la mesure où il véhicule ce que la culture savante attribue à l'affectivité, dans la mesure aussi où n'affleurent simultanément à la conscience que certaines des mailles du filet, on pourrait peut-être appeler ce genre de formations des *complexes*. Comme exemple de cette *complexité* des protoconcepts, on pourrait prendre la manière dont Mauss, dans un texte qui porte la marque de l'improvisation (Mauss 1974b) et qui s'intitule « Conceptions qui ont précédé la notion de matière », esquisse les contours d'un complexe de ce genre : il y signale le lien avec la mère, avec la féminité en général, avec la forêt comme lieu ambigu, dangereux et attirant à la fois, avec le bois, la trame, le côté femelle du matériau, enfin et surtout avec la nourriture, mais les associations ne sont pas explicitées et motivées comme telles. Leur capacité à constituer un réseau fermé n'apparaît pas dans le texte de Mauss, bien qu'elle y soit décelable. Le bricolage y reste inchoatif mais suggestif.

41 Il va de soi qu'un essaimage est possible, autrement dit que certains des éléments du complexe peuvent se retrouver dans d'autres réseaux, mais leur rattachement à d'autres mailles va se faire selon d'autres axes, et d'autres fermetures apparaîtront. Dans l'image du rhizome, on voit bien enfin comment se combinent celle du bricolage et celle du parcours, de l'itinéraire du nomade.

42 Une autre difficulté surgit cependant, qui est l'analogue du fameux « cercle herméneutique », connu depuis Friedrich Schleiermacher, et cher, entre autres, à Martin Heidegger et Hans-Georg Gadamer : on peut difficilement lire la carte si on ne sait pas de quelle contrée il s'agit, et on ne peut repérer le pays si on n'a pas de carte. J'ai dit précédemment que les singularités intéressantes se profilent nécessairement sur le fond de l'accoutumé, ce qui veut dire aussi qu'on va en rendre compte à partir de la coutume, c'est-à-dire d'une culture déterminée. Il est donc bien vrai que l'indice, la trace, le symptôme sont *reconnus*. Amusant mais significatif aussi est le scénario qui, après congélation, fait revivre Sherlock Holmes de nos jours aux Etats-Unis : il a gardé son intégrité intellectuelle, mais y perd néanmoins tous ses moyens. Que devient le traqueur indien dans les rues de Paris ou sur les autoroutes ? Quel que soit le sens dans lequel on fait fonctionner le paradigme de Ginzburg, de la culture vers l'individu ou de l'individu vers la culture, la difficulté est la même. Prenons le tableau des détails corporels, doigts, oreilles, etc., tels qu'ils ont été exécutés par les peintres italiens, tableau dressé par Lermolieff-Morelli comme base de ses attributions (les travaux de Lermolieff-Morelli sont le point de départ, rappelons-le, des analyses de Ginzburg). Comment utiliser, disons, par exemple, le tableau des oreilles selon Morelli dans une culture – supposée – où l'oreille est considérée comme une partie essentielle et esthétiquement considérable du visage humain ? Ou bien a une valeur symbolique primordiale ? Peut-on connaître le détail sans connaître la totalité ? Mais comment accéder au tout si on ne passe pas par les éléments ? En fait, dans le contexte qui est le nôtre, il s'agit moins d'accéder à une totalité que de déplacer l'élément, la singularité, pour la mettre à l'épreuve de différents niveaux, de différents mondes (faut-il dire

cosmoi ?), qui sont peut-être différents récits qu'on se raconte, différents romans, différentes temporalités, et choisir le plus riche, le plus cohérent, le plus susceptible peut-être aussi d'essaimer en multiples *cosmoi*. Après tout, si Sherlock Holmes était également ethnologue, il devrait pouvoir être aussi brillant dans les Etats-Unis d'aujourd'hui que dans l'Angleterre victorienne. Et puis, en tant qu'Indien, il pourrait se réincarner dans Jim Chee ou Joe Leaphorn. D'ailleurs, c'est sans doute ce qui s'est passé...

Bibliographie

- Albert-Llorca M.**, 1991. *L'ordre des choses*, Paris, CTHS.
- Banon D.**, 1987. *La lecture infinie*, Paris, Le Seuil.
- Bell J.**, 1979. « Mr. Sherlock Holmes », in Conan Doyle, *Sherlock Holmes*, t. 2, Paris, Laffont/Bouquins.
- Bouveresse J.**, 1991. *Herméneutique et linguistique*, Combas, Editions de l'Eclat.
- Breton A.**, 1964. *Nadja*, Paris, Gallimard.
- Chatwin B.**, 1988. *Le chant des pistes*, Paris, Grasset.
- Doyle C.**, 1979a. « La véritable histoire de Sherlock Holmes », in *Sherlock Holmes*, t. 2, Paris, Laffont/Bouquins.
- 1979b. « Une étude en rouge », in *Sherlock Holmes*, t. 1, Paris, Laffont/Bouquins.
- Eco U.**, 1986. *Le Nom de la Rose*, Paris, Grasset.
1988. *Le signe*, Bruxelles, Editions Labor.
1990. *Le pendule de Foucault*, Paris, Grasset.
- Freud S.**, 1971, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF.
- Ginzburg C.**, 1980. « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6, nov. (republié in *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Flammarion, 1989, sous le titre « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire »).
- Gombrowicz W.**, 1966. *Cosmos*, Paris, Denoël.
1981. *Journal*, tome III : 1961-1969, Paris, Christian Bourgois.
- Hillerman T.**, 1986. *Le vent sombre*, Paris, Rivages/Noir.
- Leiris M.**, 1981. *Le ruban au cou d'Olympia*, Paris, Gallimard.
- Leroi-Gourhan A.**, 1965. *Le geste et la parole*, 2 t., *La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.
1982. *Les racines du monde*, Paris, Belfond.
1992. *Les chasseurs de la préhistoire*, Paris, Métailié.
- Lévi-Strauss C.**, 1962. *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
1963. « Réponses à quelques questions », *Esprit*, n° 11 (nouvelle série), nov.
- McLuhan M.**, 1983. « Empreintes de pas sur le rivage du crime », in *Autopsie du roman policier*, Uri Eisenzweig éd., 10/18, UGE.
- Malamoud C.**, 1972. « Observations sur la notion de "reste" dans le brahmanisme », *Wiener Zeitschrift für die Kunde Südasiens*, XVII (republié in *Cuire le monde*, Paris, La Découverte, 1989).
- Malinowski B.**, 1963. *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard.
- Mauss M.**, 1974a. « Sémites et Africains au Maroc », *Œuvres 2*, Paris, Ed. de Minuit.
- 1974b. « Conceptions qui ont précédé la notion de matière », *Œuvres 2*, Paris, Ed. de Minuit.
- Peirce C.S.**, 1958. *Collected Papers*, VII, Cambridge (Mass.).
- Plutarque.** *De genio (Sur le démon de Socrate)*.
- Van Gennep A.**, 1906. *Mythes et légendes d'Australie*, Paris, Guilmoto.

1911. « Du sens d'orientation chez l'homme », in *Religions, mœurs et légendes*, t. 3, Paris, Mercure de France.

Pour citer cet article

Référence électronique

Max Caisson, « L'Indien, le détective et l'ethnologue », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2856.html>

Caisson M., 1995, « L'Indien, le détective et l'ethnologue », *Terrain*, n° 25, pp. 113-124.

À propos de l'auteur

Max Caisson

Laboratoire d'ethnologie méditerranéenne et comparative, Aix-en-Provence

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index thématique : méthodologie

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle